

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville . . . \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . \$ 2.00
Un An par la Poste . . . \$ 1.00

12ème. ANNÉE No 232

OTTAWA, MARDI 3 NOVEMBRE 1891

LE NUMÉRO 2 CENTS

Enquête sur le Socialisme
EN EUROPE

IX
BELGIQUE (Suite)

M. JEAN VOLDERS ET M. LOUIS BERTRAND

Nous étions allés faire visite — il y aura dix ans bientôt, et comme ces souvenirs nous vieillissent! — à l'un des principaux libraires de Bruxelles. L'un qui j'accompagnais venait de fonder, à Paris, la REVUE WAGNÉRIENNE. Il cherchait à se renseigner sur les meilleurs moyens de répandre parmi les Belges l'enthousiasme pour le génie de Wagner et les abaissements à sa vaillante REVUE. Nous trouvâmes notre libraire occupé à fumer et à boire, dans une taverne voisine de sa maison. Et quand il nous eut écoutés : « Savez-vous, messieurs, nous dit-il, le Belge ne lit pas. Le Belge aime la musique. Le Belge fait tous les sacrifices pour aller applaudir les belles œuvres. Mais n'attendez pas de Belges qu'il s'abonne à votre Revue, car le Belge ne lit pas. Longtemps encore il nous parla sur ce ton, le gros et digne homme; il nous dit les choses les plus judicieuses; il fut un vrai père pour nous, mais il ne cessa point de nous entretenir du Belge, si bien que peu à peu je vis se dessiner devant moi le Belge lui-même, un personnage symbolique et cependant réel, un homme réunissant toutes les qualités, sauf celle de s'abonner à la REVUE WAGNÉRIENNE, une façon de prototype concret de la Belgique tout entière.

Tous les séjours que j'ai faits depuis lors en Belgique n'ont eu d'autre objet que de préciser pour moi cette conception du Belge. Car j'ai vu que vraiment tous les Belges avaient, sous la différence des provinces et des physiologies et des manières de parler, un ensemble de vertus communes, qui faisaient de la Belgique le plus homogène des pays de l'Europe, au point de vue psychologique. Oui, à l'exception de Liège, qui resta, malgré tout, un foyer d'anarchie et ne se laisse point réduire, il n'y a, de Verviers à Ostende, qu'une seule race, et Wallons et Flamands se ressemblent tout en se détestant. Le royaume est trop petit, les trains y sont trop fréquents et à trop bon marché, pour que les différences ethniques aient pu s'y maintenir, comme en France, en Allemagne ou dans les îles Britanniques. Et il se trouve que le Belge, tel qu'il est aujourd'hui de Verviers à Ostende possède les qualités les plus précieuses pour le développement et la mise en pratique de l'idée socialiste.

Il a d'abord un sens merveilleux de l'organisation. Aucune race ne s'égale pour la simplicité, la rapidité et la commodité des entreprises collectives. Dans l'Europe entière, à Constantinople, à Cracovie et à Dublin, ce sont des sociétés belges qui ont fait les tramways, qui inaugurèrent le système des wagons lits, qui construisent les ponts et creusent les canaux. Dans l'esprit du Belge, l'idée prend tout de suite une forme effective, et l'effort en commun est pour le cœur du Belge un besoin naturel. La patrie de la fanfare était prédestinée à devenir la patrie de la société coopérative; et de la société coopérative à l'organisation socialiste, le chemin était tout tracé.

Une seconde qualité du Belge est le manque d'ironie. De quelque chose qu'il s'agisse, d'art, de politique ou de cuisine le Belge la prend au sérieux. Il ne s'attarde pas comme nous faisons à chercher les défauts pour ensuite en souffrir. Il croit à la possibilité du bien; il est tout à ce qu'il entreprend; et quand l'idée socialiste lui est entrée dans la tête, il ne songe plus qu'à la réaliser, tandis que les gens des autres pays s'attardent à la discuter et à la commenter, à découvrir les raisons qui la rendent impossible, et à attendre en se chamaillant qu'un miracle l'envoie toute réalisée sur la terre.

Et c'est encore une qualité du Belge de faire ce qu'il fait librement, de gager toute son indépendance dans l'action en commun, de rester autonome sous la discipline, au lieu de s'aligner, par exemple, y

devient une façon de mouton inconscient et passif. Il en résulte pour les chefs du socialisme belge l'obligation d'expliquer toujours aux ouvriers les raisons de leurs ordres, et ainsi de s'en tenir à des ordres sensés, pratiques, purs de toutes considérations spéculatives. Ce n'est point les socialistes belges qui consentaient, comme les socialistes allemands, à voter de confiance pendant vingt ans pour des chefs qui, en guise d'explication, leur rappelleraient les années de prison que jadis ils ont subies, et les conduiraient au Capitole pour trinquer au succès de l'idée.

Joignez à cela des conditions économiques exceptionnelles, la densité de la population, la prédominance de la grande industrie capitaliste sur la petite propriété individuelle; joignez y la solidité des estomacs, qui maintient l'appétit, la tristesse du ciel, qui développe le cœur du bien-être; la Belgique nous apparaît ce qu'elle est, la terre de choix du socialisme, le champ d'expériences où doivent s'effectuer les premières réalisations de la Commune de l'avenir.

Et en vérité la Belgique est aujourd'hui tout entière socialiste. Les catholiques n'y conservent leur autorité qu'en créant partout des Sociétés coopératives, des cercles d'études sociales, des familles et des heures du travail. Le Congrès catholique de Malines a été la contre partie du Congrès socialiste de Bruxelles. On y a discuté les mêmes questions, voté les mêmes résolutions pratiques. Les professeurs de l'Université catholique de Louvain sont aussi durs pour le capital que peut le souhaiter le cœur socialiste de Léon XIII.

L'économiste le plus savant du royaume, M. de Laveleye, enseignant aux étudiants de l'Université de Liège que la propriété individuelle est une phrase transitoire de l'évolution économique. À l'Université de Bruxelles, M. Guillaume de Greef de M. Hector Denis développent l'un et l'autre des idées pareilles à celles de M. Malon sur l'acquisition des services publics par l'État. Et il n'y a pas si petite ville qui n'ait sa Maison du Peuple, et les Congrès annuels du parti ouvrier belge sont d'admirables assemblées où pas un ne prend la parole qui n'ait quelque chose à dire.

Trois hommes conduisent les débats dans ces Congrès, trois hommes qui manquent d'ironie et qui peuvent ainsi agir côte à côte sans qu'il y vienne à l'esprit de l'un d'eux, le se fâcher de la présence des autres. Et les ouvriers qui les suivent sont également dépourvus d'ironie; ce qui leur permet d'obéir sans penser au droit qu'ils auraient de ne pas obéir. Ils exigent seulement qu'on leur donne la raison de ce qu'on leur commande : ce qu'on commande y a toujours une raison valable.

Le premier de ces trois hommes est M. Anseel. Le génie d'organisation de sa race s'est incarné en lui, comme jadis dans Arlequin. Toutes les villes de langue flamande, d'Anvers à Bruges, se sont tout de suite inclinées à sa direction. Son *Vooruit* sert de modèle à toutes les sociétés coopératives socialistes et à toutes les Maisons du peuple du royaume. Et l'armée socialiste qu'il a recrutée pourrait servir de modèle à toutes les armées du monde; elle est instruite et disciplinée, toujours prête désormais à identifier ses intérêts avec le dévouement à ses chefs et à l'idée du parti.

À Bruxelles, deux hommes, M. Jean Volders et M. Louis Bertrand se partagent la tâche. Aussi bien leur tâche est elle plus difficile que celle de leur collègue gantois; car ils ont affaire à des éléments plus nombreux et plus hétérogènes, sans compter que toutes les provinces du centre et de l'est tendent à se rattacher de plus en plus au mouvement bruxellois.

Impossible d'imaginer d'ailleurs deux hommes mieux faits pour agir en commun. Ils ont tous deux la même foi dans la justice de leur cause, la même confiance dans la possibilité du succès, la même ardeur d'activité et le même bon sens, ennemi des vaines aventures. Ils ont reçu tous deux la même éducation; sont des fils d'un

des amis d'un des maîtres théoriciens du socialisme César de Peape, une façon d'apôtre et de martyr de la cause. Et puis, pour tout le détail des qualités personnelles, le contraste est parfait entre M. Volders et M. Bertrand; leurs caractères se complètent sans en rien se gêner.

Court, gros, avec une bonne figure réjouie où scintillent seulement deux petits yeux pleins de finesse, M. Louis Bertrand est l'homme de l'action pratique, l'homme des préparations, des essais, des mille détails qui précèdent et qui suivent toute organisation. C'est aussi le journaliste, le pamphlétaire, l'homme de la lutte au jour le jour. Ancien ouvrier marbrier; il a gardé de son métier d'autrefois les habitudes de lenteur, de minutie, d'application patiente et consciencieuse. Ses articles au journal *le Peuple*, ses brochures de propagande, ses discours dans les réunions locales, ce sont des choses au premier abord un peu ternes, mais toujours sérieuses, effectives, abondantes en documents précis; et toujours y perce cette finesse quasi rustique qui fait entrer les idées dans la tête des gens sans qu'ils n'en aperçoivent rien. Il y a plus d'une ressemblance, à ce point de vue, entre le talent de M. Bertrand et celui de M. Malon. Aussi M. Malon est-il, avec César de Peape, le maître pour qui M. Bertrand et en général tous les socialistes belges ont le plus de respect; il n'y a pas jusqu'à ses aspirations poétiques et sentimentales, qui, étroites et liées comme elles sont à des vues toutes pratiques, ne contribuent encore là bas à faire de lui l'un des maîtres du socialisme.

Comme M. Malon, M. Bertrand se dérobe volontiers aux grandes manifestations publiques. C'est lui, je crois, qui a organisé le Congrès socialiste de Bruxelles, cette Congrégation d'une semaine, dont la belle ordonnance restera dans le souvenir de tous ceux qui l'ont pu voir. Mais pendant les séances, il n'a rien dit, personne n'a remarqué sa présence dans le coin du bureau où il se tenait. Il a laissé l'honneur de diriger les débats à son collègue et ami M. Volders, qui est par excellence l'homme de la partie publique, l'orateur, le tribun, celui que les foules le connaissent et qui connaît les foules.

C'est un grand et solide garçon d'une trentaine d'années, le type parfait du beau Flamand tel que déjà l'avait vu Rubens. Il nous étonnait tous au Congrès de Bruxelles par l'élegance naturelle de ses mouvements, la sûreté de sa parole, et quelque chose d'impressionnant dans sa stature qui lui savait mettre dans son débit. Une impression de force et de résolution se dégageait de toute sa personne; on l'aurait cru violent, sans la singularité douce de ses grands yeux bleus. Et vraiment on se serait trompé à le croire violent, car c'est l'habitacle de ses réunions publiques qui lui a donné cette grosse voix autoritaire, et il n'y a pas d'homme plus éloigné d'être méchant. Il donnerait volontiers à ceux qui le connaissent l'idée d'un bon géant; c'est l'idée qu'il donne aux ouvriers bruxellois, et sa popularité dans la Belgique entière égala bientôt la popularité de M. Anseel.

Mais M. Volders est un tribun. Se débarrassant sur M. Bertrand des menus détails de l'organisation, il parcourt d'un bout de l'année à l'autre les villes et les villages pour répandre la bonne parole socialiste. Partout sur son passage, il fonde des sociétés coopératives, des Maisons du Peuple, des cercles d'études sociales; et c'est à M. Bertrand ensuite de compléter son œuvre, de même que c'est à M. Bertrand de s'occuper de la cuisine intérieure du journal *le Peuple*, dont M. Volders est le rédacteur en chef parlant au public. À la Maison du Peuple de Bruxelles, en revanche, M. Volders est seul maître. Là encore, cependant, je suppose que les conseils de M. Bertrand ont dû lui être précieux pour cette belle initiative qu'il a entreprise du *Vooruit* de Gand; personne, en effet, ne s'entend mieux que M. Bertrand à la pratique de la coopération. Mais c'est M. Volders que trouvent à la Maison du Peuple les ouvriers qui y viennent; ils le trouvent toujours ardent et passionné, prompt à la réponse, et demeurant le plus doux des hommes; et peut-être aimait-il

aussi en lui, comme en M. Anseel, le bourgeois devenu prolétaire, l'ancien étudiant qui, par dévouement pour eux, s'est fait un des leurs.

Ainsi M. Volders et M. Bertrand travaillent en commun au succès de leurs doctrines. Ils y emploient des plus précieuses qualités d'énergie, de patience, de désintéressement. Ce sont, en vérité, deux hommes admirables; et jamais je n'oublierai ma surprise à les voir avec toute leur force, si modestes, si simples, tendres et naïfs comme de grands enfants. Ils n'ont point, ni l'un ni l'autre, le vigoureux génie de M. Anseel, ou plutôt aucun des deux ne l'a, pris séparément; mais unis comme ils sont, ils valent les plus vaillants, et c'est un bonheur pour une idée d'avoir de tels hommes qui la servent.

Quelle est donc l'idée que servent, avec des vertus si belles, ces socialistes belges? Ce n'est, en vérité, pas l'idée marxiste, trop hégélienne pour des Belges et de réalisation trop lointaine; ce n'est pas même l'idée possibiliste, la théorie de l'acquisition graduelle, des services publics par l'État, cette théorie que César de Peape a mise au niveau de la théorie marxiste, par l'étonnant appareil de considérations spéculatives et de conclusions pratiques dont il la revêtait. Le programme des socialistes belges est plus modeste; il se borne à demander le remplacement de l'industrie capitaliste individuelle par les sociétés coopératives, et le remplacement du suffrage censitaire par le suffrage universel. Voilà tout, pour l'heure; et comparé au complet programme des socialistes allemands, ce programme paraît bien maigre.

T. DE WZEWKA.

GOURRIER DE PARIS
(De notre correspondant particulier)

La journée est aux interviews et aux protestations à propos de Rome. D'abord l'interview de M. Dreux; le pèlerin qui a été arrêté à la suite des incidents du Panthéon, et qui a été maintenu en prison pendant toute une semaine.

Le 2 octobre, entre onze heures trente et midi, déclare au SAULOIS M. Dreux, nous étions environ cinquante pèlerins qui, sortis de l'hôtel Alibert sous la direction de M. l'abbé Duvalier, nous promenions à l'intérieur du Panthéon. A un certain moment, et comme nous arrivions devant le tombeau du roi Victor Emmanuel, notre chef de groupe nous dit :

« Passons, ne nous arrêtons pas. » Nous avons obéi strictement à l'ordre de M. l'abbé Duvalier, et nous allons quitter le Panthéon, lorsque un bruit s'élève, dont nous nous disposions à demander la cause, quand deux gendarmes m'arrêtent, moi le dernier du groupe, sur l'ordre d'un officier de marine, que j'ai su depuis être un nommé Joseph Astou.

« C'est celui-là, dit-il qui a écrit : "Vive le Pape" ! » Les pèlerins se regardent avec étonnement, ne comprenant rien à ce qui arrive.

« En un clin d'œil nous sommes entourés; M. Grégoire, frappé d'un coup de bâton, tombe, et un troisième pèlerin, M. Chouquary, qui veut empêcher qu'on ne frappe davantage celui-là, est arrêté. On lui met les menottes et on décide que nous serons, MM. Chouquary, Grégoire et moi, conduits au poste Saint Eustache.

Je ne sais pas ce qu'on a fait de ces messieurs à ce moment-là; mais ce que je sais, c'est que, pour ma part, j'ai été beaucoup frappé par une populace qui criait des injures et demandait ma tête; ou a même craché sur moi, ce qui n'est, en soi, que du ridicule; mais ce qui est comique, c'est qu'étant monté dans une voiture avec trois gendarmes, ceux-ci reprennent une partie des honneurs qui m'étaient destinés. »

Au poste, M. Dreux subit un interrogatoire, son écriture est comparée avec l'inscription du registre, on en conclut contre lui, parce que les mots : *"Vive le Pape"* sont écrits, et neuf jours après, faute de preuves, on le remet en liberté.

M. Dreux a écrit au père de M. Dreux :

« Cher monsieur Dreux, Je partage votre peine ainsi que celle de Mme Dreux, et je souffre plus que personne de voir votre cher enfant traité comme un criminel, lorsque son innocence est publiquement reconnue et attestée par les témoignages oculaires du fait qu'on lui reproche, fait qui, du reste, hors même qu'il serait vrai, n'est que en rien son honneur, ni sa probité, aux yeux de tous les honnêtes gens.

Il est tout simplement victime de la haine d'un peuple qui se déshonore aux yeux de l'Europe entière, par son odieuse ingratitude envers l'Église et la France qui l'ont comblée l'une et l'autre des plus signalés bienfaits. Seuls, les francs maçons juifs, aujourd'hui nos implacables persécuteurs, osent s'inscrire en faux contre cette vérité. »

Deux autres protestations sont à enregistrer : celle de Mgr Freppel, évêque d'Angers, et de Mgr Xavier, archevêque d'Aix, qui donne la GARANTE DE FRANCE.

Mgr l'archevêque d'Aix écrit au ministre des cultes une lettre véhémentement :

Monsieur le ministre, J'ai l'honneur de vous adresser en réplique de votre lettre du 4 courant, par laquelle vous m'avez invité à m'abstenir pour le moment des pèlerinages à Rome. Je me suis mis à la tête du pèlerinage provençal, et à ce titre, je me crois directement désigné.

J'ai suivi mes 541 compagnons de route partout : on ne peut leur reprocher la moindre parole, le moindre acte réprouvable; l'attitude des Italiens, j'aime à le reconnaître, a toujours été correcte, respectueuse, empreinte de bonne volonté, et jamais ils ne se sont permis de manquer au respect de nos autorités.

Des témoins très autorisés pourront vous rendre le même témoignage pour les autres pèlerinages.

Dans ces conditions, monsieur le ministre, je ne vois pas pourquoi vous nous interdisez à ne pas nous compromettre dans des manifestations qui peuvent, dites-vous, faciliter la perte de leur caractère religieux.

Ces manifestations ont toujours gardé leur caractère religieux et ne l'ont jamais perdu par la faute des pèlerins. Nous n'avons pas besoin de votre invitation, ni pour le passé, ni pour le présent, et rien ne vous autorise à nous la faire pour l'avenir; car, restés, nous savons nous conduire.

Le Comité organisateur a suspendu du pèlerinage; quand il se sera tabliné, je ferai ce que je voudrai dans l'intérêt de mon diocèse. Votre lettre édit donc inutile.

Mgr Freppel s'adresse, lui aussi, au ministre des cultes :

Sans vouloir discuter dans les circonstances présentes, monsieur le ministre, les questions de droit que soulève votre circulaire, je me permets de penser qu'elle était à tout le moins superflue; car, devant l'attitude agressive d'une partie de la population italienne contre la France, il ne pouvait venir à l'esprit d'aucun évêque français de choisir le moment actuel pour se rendre auprès du Souverain Pontife.

D'ailleurs, en présence de manifestations qui sont hors de toute proportion avec l'acte irréfléchi de quelques jeunes étudiants, les directeurs des pèlerinages s'étaient exprimés spontanément de suspendre leurs projets.

Je partage absolument, monsieur le ministre, votre juste souci des « intérêts de la nation »; mais il m'est impossible de ne pas appeler à tout moment l'attention du gouvernement sur les situations anormales et violentes que revêtent ces regrettables incidents. S'il suffit d'un fait purement individuel, l'un acte de légèreté de quelque pèlerin, déshonoré d'ailleurs par tous ses compagnons, pour amener à Rome et d'un bout de l'Italie à l'autre un pareil débâclement de passions contre la France et pour rendre impossible aux catholiques d'un pays leur accès auprès du Père commun des fidèles peut-on dire que l'honneur et la dignité de notre nation n'ont reçu aucune atteinte et que le Pape est vraiment libre dans l'exercice de son ministère ?

« Je partage votre peine ainsi que celle de Mme Dreux, et je souffre plus que personne de voir votre cher enfant traité comme un criminel, lorsque son innocence est publiquement reconnue et attestée par les témoignages oculaires du fait qu'on lui reproche, fait qui, du reste, hors même qu'il serait vrai, n'est que en rien son honneur, ni sa probité, aux yeux de tous les honnêtes gens.

Il est tout simplement victime de la haine d'un peuple qui se déshonore aux yeux de l'Europe entière, par son odieuse ingratitude envers l'Église et la France qui l'ont comblée l'une et l'autre des plus signalés bienfaits. Seuls, les francs maçons juifs, aujourd'hui nos implacables persécuteurs, osent s'inscrire en faux contre cette vérité. »

« Je partage votre peine ainsi que celle de Mme Dreux, et je souffre plus que personne de voir votre cher enfant traité comme un criminel, lorsque son innocence est publiquement reconnue et attestée par les témoignages oculaires du fait qu'on lui reproche, fait qui, du reste, hors même qu'il serait vrai, n'est que en rien son honneur, ni sa probité, aux yeux de tous les honnêtes gens.

Il est tout simplement victime de la haine d'un peuple qui se déshonore aux yeux de l'Europe entière, par son odieuse ingratitude envers l'Église et la France qui l'ont comblée l'une et l'autre des plus signalés bienfaits. Seuls, les francs maçons juifs, aujourd'hui nos implacables persécuteurs, osent s'inscrire en faux contre cette vérité. »

« Je partage votre peine ainsi que celle de Mme Dreux, et je souffre plus que personne de voir votre cher enfant traité comme un criminel, lorsque son innocence est publiquement reconnue et attestée par les témoignages oculaires du fait qu'on lui reproche, fait qui, du reste, hors même qu'il serait vrai, n'est que en rien son honneur, ni sa probité, aux yeux de tous les honnêtes gens.

Il est tout simplement victime de la haine d'un peuple qui se déshonore aux yeux de l'Europe entière, par son odieuse ingratitude envers l'Église et la France qui l'ont comblée l'une et l'autre des plus signalés bienfaits. Seuls, les francs maçons juifs, aujourd'hui nos implacables persécuteurs, osent s'inscrire en faux contre cette vérité. »

« Je partage votre peine ainsi que celle de Mme Dreux, et je souffre plus que personne de voir votre cher enfant traité comme un criminel, lorsque son innocence est publiquement reconnue et attestée par les témoignages oculaires du fait qu'on lui reproche, fait qui, du reste, hors même qu'il serait vrai, n'est que en rien son honneur, ni sa probité, aux yeux de tous les honnêtes gens.

Il est tout simplement victime de la haine d'un peuple qui se déshonore aux yeux de l'Europe entière, par son odieuse ingratitude envers l'Église et la France qui l'ont comblée l'une et l'autre des plus signalés bienfaits. Seuls, les francs maçons juifs, aujourd'hui nos implacables persécuteurs, osent s'inscrire en faux contre cette vérité. »

AGRICULTURE

SOINS À DONNER AU VIGNER AVANT LES PORTES GELÉES DE L'AUTOMNE

A cette époque, eulevez autour de chaque arbre et à une distance de cinq à six pouces du tronc, une certaine quantité de terre à la profondeur de huit à dix pouces. Après avoir placé cette terre on la brulera au moyen de broussaillés; c'est un moyen efficace pour la destruction des insectes qui s'attaquent aux arbres fruitiers. Avant de remettre cette terre autour des arbres ajoutez y des cendres ou de la chaux, et vous donnerez plus de vigueur à vos arbres fruitiers.

UNE POIGNÉE DE BONS CONSEILS

Faites de votre ferme une étude sérieuse et continuelle, personne ne doit connaître mieux que vous ce dont elle a besoin et ce qu'elle peut rendre en retour de votre travail et de vos soins. La fin de cette étude sera de vous convaincre si vous travaillez à perte ou à profit.

Les bénéfices que vous retirerez de vos vaches laitières seront toujours en proportion de la nourriture que vous leur donnerez; petite nourriture, petits profits; nourriture abondante, profits considérables.

Un journal agricole d'une haute autorité assure que le foin coupé trop tôt ne vaut pas la paille.

La perte considérable que font le plupart des cultivateurs sur leurs fermes, c'est la perte de la moitié, quelquefois des deux tiers de leur fumier. Cette perte se chiffre annuellement par des centaines de piastres chez beaucoup de cultivateurs.

Ne prenez pas à élever des moutons avec succès, si vous n'avez pas à leur donner durant l'hiver une nourriture succulente sous forme de navets, de carottes, d'ensilage, etc.

N'oubliez jamais que la vache laitière n'est pas faite pour trotter; le pas est son allure ordinaire. N'oubliez pas non plus que les souris, les rats et autres vermines mangent et gaspillent durant l'année autant de grain et de fourrage que le pourraient faire plusieurs vaches ou chevaux. Faites donc une guerre à mort à ces rongeurs et placez votre grain dans des endroits inaccessibles à leur incessante dévastation.

RETLIER, FROTTER ET BROSSER UN CHEVAL

Vaut un gallon d'avoine par jour; ceux qui l'ont essayé, pour les vaches et autres bêtes à cornes, savent qu'elles s'en trouvent également bien. Cette pratique est peu ou point suivie en Canada; aussi, comme conséquence, il faut une bien grande quantité de nourriture pour faire croître ou engraisser nos animaux, ou pour produire une quantité donnée de lait. Il s'opère par la peau de tous nos animaux domestiques une forte sécrétion qui entretient leur santé lorsque la peau est tenue propre. Nous croyons, d'après notre expérience, qu'on est amplement et doublement payé de ses peines, car véritablement un coup d'étréville vaut pour une bête à corne comme pour un cheval, un gallon d'avoine.

Il n'y a pas de profit à soigner chichement. Il y a des cultivateurs qui ont l'air à croire que le talent à soigner leurs animaux, consiste à les hiverner avec le moins de nourriture possible, sans égard à la condition où ils seront au printemps. Ils ne se demandent pas, si en soignant un bœuf ou autre animal de façon qu'il n'aura pas augmenté d'une seule livre pendant l'hiver, ils n'ont pas jeté leur nourriture comme s'ils étaient leur argent à l'eau. Le surplus du nécessaire qu'un animal consomme pour se maintenir, va par sa croissance, ou l'augmentation de son poids, ou de son lait, c'est de là que vient tout le profit. Jamais un cultivateur ne peut travailler plus consciencieusement, lorsqu'il soigne ses animaux avec mesquinerie. Il n'y a pas de vérité plus importante que celle qui élève, passe se graver dans l'esprit, que tout le profit provient de l'alimentation générale des animaux. Mettons la chose en pratique.

« Je partage votre peine ainsi que celle de Mme Dreux, et je souffre plus que personne de voir votre cher enfant traité comme un criminel, lorsque son innocence est publiquement reconnue et attestée par les témoignages oculaires du fait qu'on lui reproche, fait qui, du reste, hors même qu'il serait vrai, n'est que en rien son honneur, ni sa probité, aux yeux de tous les honnêtes gens.

Il est tout simplement victime de la haine d'un peuple qui se déshonore aux yeux de l'Europe entière, par son odieuse ingratitude envers l'Église et la France qui l'ont comblée l'une et l'autre des plus signalés bienfaits. Seuls, les francs maçons juifs, aujourd'hui nos implacables persécuteurs, osent s'inscrire en faux contre cette vérité. »

« Je partage votre peine ainsi que celle de Mme Dreux, et je souffre plus que personne de voir votre cher enfant traité comme un criminel, lorsque son innocence est publiquement reconnue et attestée par les témoignages oculaires du fait qu'on lui reproche, fait qui, du reste, hors même qu'il serait vrai, n'est que en rien son honneur, ni sa probité, aux yeux de tous les honnêtes gens.

Il est tout simplement victime de la haine d'un peuple qui se déshonore aux yeux de l'Europe entière, par son odieuse ingratitude envers l'Église et la France qui l'ont comblée l'une et l'autre des plus signalés bienfaits. Seuls, les francs maçons juifs, aujourd'hui nos implacables persécuteurs, osent s'inscrire en faux contre cette vérité. »

« Je partage votre peine ainsi que celle de Mme Dreux, et je souffre plus que personne de voir votre cher enfant traité comme un criminel, lorsque son innocence est publiquement reconnue et attestée par les témoignages oculaires du fait qu'on lui reproche, fait qui, du reste, hors même qu'il serait vrai, n'est que en rien son honneur, ni sa probité, aux yeux de tous les honnêtes gens.

Il est tout simplement victime de la haine d'un peuple qui se déshonore aux yeux de l'Europe entière, par son odieuse ingratitude envers l'Église et la France qui l'ont comblée l'une et l'autre des plus signalés bienfaits. Seuls, les francs maçons juifs, aujourd'hui nos implacables persécuteurs, osent s'inscrire en faux contre cette vérité. »

« Je partage votre peine ainsi que celle de Mme Dreux, et je souffre plus que personne de voir votre cher enfant traité comme un criminel, lorsque son innocence est publiquement reconnue et attestée par les témoignages oculaires du fait qu'on lui reproche, fait qui, du reste, hors même qu'il serait vrai, n'est que en rien son honneur, ni sa probité, aux yeux de tous les honnêtes gens.

Il est tout simplement victime de la haine d'un peuple qui se déshonore aux yeux de l'Europe entière, par son odieuse ingratitude envers l'Église et la France qui l'ont comblée l'une et l'autre des plus signalés bienfaits. Seuls, les francs maçons juifs, aujourd'hui nos implacables persécuteurs, osent s'inscrire en faux contre cette vérité. »

Dans une soirée donnée, la semaine dernière, une grosse dame s'exprimait ainsi :

« Oh ! non, chère madame, dit-elle, je vais la reprendre en moi. — Oh ! non, chère madame, dit un des invités, restez où vous êtes. »

Un mot féminin d'une cruauté implacable.

On parlait devant Mme X... d'une de ses amies, réputée par sa médecine.

« Il n'y a pas à dire, bavardait-on, il faut qu'elle morde tout le monde. — Pour faire de la réclame à son ratelier, opinait Mme X...

L'EMULSION SCOTT
aux Hypophosphites de Soude et de Chaux

LES BRONCHITES, LES AFFECTIONS SCROFULIEUSES, LES Toux Chroniques et les Rhumes. Son goût est très agréable et son action est vraiment remarquable.

THE PRESS
(NEW-YORK) POUR 1891.

Quotidien, Dimanche. Hebdomadaire, 2 pages, cont. 10 pages, etc. 10 pages, 2 cent.

L'Énergique Organe Republicain de Metropole.

UN JOURNAL POUR LES MASSES.

FONDÉ LE 1ER DÉCEMBRE 1857.

Circulation de plus de 100,000 PAR JOUR.

N. Y. Press n'est l'organe d'aucune faction; ne tire aucune feuille et n'assume vengeance à associer.

Le plus remarquable Succès Journalistique de New-York.

LES PRESS EST UN JOURNAL NATIONAL

Les nouvelles banales, les sensations vulgaires et la blague n'ont pas d'alle dans les Presses.

Le Press a la plus brillante page éditoriale. Tout y est vivant.

Le Sunday Press est un magnifique journal de vingt pages touchant à tous les sujets du jour de quelque intérêt.

Les Press hebdomadaire contiennent toutes les matières les plus importantes parues dans les deux éditions quotidiennes et le dimanche.

Pour ceux qui ne peuvent recevoir l'éditorial QUOTIDIEN, l'Édition HEBDOMADAIRE la remplace admirablement.

Comme Journal Annonce

Le Press n'est pas surpassé à New-York.

THE PRESS

Est la porte de tous, le meilleur et moins cher des journaux publiés en Amérique.

Quotidien et Dimanche, un an - \$5.00
" " 6 mois - 2.50
" " 3 mois - 1.50
Quotidien seulement, un an - 2.00
" " 6 mois - 1.00
" " 3 mois - .50
Edition du Dimanche, un an - 2.00
Hebdomadaire, un an - 1.00

Demandez la circulaire de Presses. Numéros spécimens gratuits. Agents de mandats partout. Commissions généreuses. Adresses.

THE PRESS,
Porter Building 37 Park Row
New-York

Manque Forces
ANÉMIE CHLOROSE DÉBILITÉ ÉPUISEMENT

LE FER BRAVAIS

supplément par les sels ferriques de Mende, sans iodure, sans sucre, sans alcool, sans occasion de troubles.

— Il recolorie et renouvelle le sang et lui donne la valeur nécessaire. Il ne décolorie jamais les urines.

Se dealer limitations et Contrefaçons. Edges la Legation de Paris, Impression Typographique, 12, rue de Valenciennes, Paris. Gros: 60 et 62, Rue de Valenciennes, Paris.

Manque Forces
ANÉMIE CHLOROSE DÉBILITÉ ÉPUISEMENT

LE FER BRAVAIS

supplément par les sels ferriques de Mende, sans iodure, sans sucre, sans alcool, sans occasion de troubles.

— Il recolorie et renouvelle le sang et lui donne la valeur nécessaire. Il ne décolorie jamais les urines.

Se dealer limitations et Contrefaçons. Edges la Legation de Paris, Impression Typographique, 12, rue de Valenciennes, Paris. Gros: 60 et 62, Rue de Valenciennes, Paris.

Manque Forces
ANÉMIE CHLOROSE DÉBILITÉ ÉPUISEMENT

LE FER BRAVAIS

supplément par les sels ferriques de Mende, sans iodure, sans sucre, sans alcool, sans occasion de troubles.

— Il recolorie et renouvelle le sang et lui donne la valeur nécessaire. Il ne décolorie jamais les urines.

Se dealer limitations et Contrefaçons. Edges la Legation de Paris, Impression Typographique, 12, rue de Valenciennes, Paris. Gros: 60 et 62, Rue de Valenciennes, Paris.

Manque Forces
ANÉMIE CHLOROSE DÉBILITÉ ÉPUISEMENT

LE FER BRAVAIS

supplément par les sels ferriques de Mende, sans iodure, sans sucre, sans alcool, sans occasion de troubles.

— Il recolorie et renouvelle le sang et lui donne la valeur nécessaire. Il ne décolorie jamais les urines.

Se dealer limitations et Contrefaçons. Edges la Legation de Paris, Impression Typographique, 12, rue de Valenciennes, Paris. Gros: 60 et 62, Rue de Valenciennes, Paris.